



LANZA DEL VASTO, *Enfances d'une pensée*

Extraits (1)

Lumière

Si j'essaye de remonter par les brumes de l'enfance jusqu'à la première aube, je me remémore la révélation de la lumière comme une pure pensée sans paroles.

I, 1 (p. 19)

C'était à San Vito, j'avais quatre ans ou six. Il avait gelé cette nuit-là et le matin tout était blanc et bleu. Je n'avais jamais rien vu de pareil ni de si merveilleux. Je sortis et je crus m'envoler tant c'était merveilleux. Mais les jambes ne me suivirent pas et je tombai. La terre râpeuse de cailloux et de glace me pénétra les genoux d'une douleur aiguë. J'ouvris la bouche pour crier, mais le cri me resta dans la gorge. En effet, devant moi, chaque pierre s'était changée en étoile et des fils luisants la liaient à la terre. Et je compris que le monde est un grand cristal qui se renvoie la lumière de facette en facette.

I, 1 (p. 20)

Vers dix ans j'ai vu Dieu. – Entendons-nous : je ne voyais rien, mais je ne pouvais donner d'autre nom à l'excessif aveuglement qui m'a mis hors de moi. Car le soleil, tu ne peux t'empêcher de le voir et ne peux non plus le regarder : tu ne peux donc dire que tu l'as vu et c'est pourtant par lui que tu vois tout ce que tu vois. Il y a, de même, des pensées qu'on ne comprend pas et c'est par elles seules que le reste se comprend.

I, 1 (p.217)

Compassion

Il y a plus pauvre que les hommes, et d'abord les animaux, qui souffrent de tout leur être quand ils souffrent, alors que les hommes savent toujours se donner des raisons. C'était donc un devoir de prier pour les poules qu'on plume avant de leur tordre le cou, pour les porcs et les bœufs qu'on amène au supplice par les trains nocturnes, pour les chevaux de fiacre et pour les chiens perdus, pour les anguilles qu'on écorche vives et les langoustes qu'on met dans l'eau bouillante...

I, 1 (p. 25)

J'étais fort dévot en ce temps-là. Je priais beaucoup en secret. Je ne priais pas pour moi ni pour mes chers parents, je priais pour les hommes de l'enfer. [...] J'implorais le Seigneur pour les pauvres, pauvres, pauvres maudits, qu'en sa bonté il voulût bien les rendre au néant, paradis des désespérés.

I, 1 (p. 24-26)

Cours de physiologie. On apporte un chien vivant et on s'apprête à le torturer pour nous instruire. Je sors en hurlant d'horreur. Tout le monde me regarde avec stupeur comme si le monstre, c'était moi.

I, 20 (p. 52)

Justice: le délateur, les policiers, les bourreaux, le juge... J'aime mieux le bandit.

I, 13 (p. 69)



LANZA DEL VASTO,
Enfances d'une pensée

Extraits (2)

Intelligence

Je me revois à quinze ans, sortant d'une leçon de mathématiques qui m'avait fort troublé, et tandis que la récréation tournoyait dans la cour, je me répétais : « Une proportion, qu'est-ce ? mais qu'est-ce qu'une proportion ? Oui, $A/B = C/D$. Bon ! Mais encore ? » Et une voix comme dans les rêves me chuchotait : « La clé des formes », et je voyais se soulever le couvercle d'un coffre, et comme j'essayais d'en scruter le contenu, je me trouvais suspendu sur l'abîme...

I, 1 (p. 28)

L'année dernière à l'épreuve orale du baccalauréat. (...) Je déplie le billet et lis : « Justice ». « Parlez », dit le professeur, la voix éteinte, l'œil abaissé sur le pupitre. Je commence : « étrange calcul des hommes qui prétendent arrêter le mal en faisant du mal à ceux qui ont fait le mal... » Il lève les yeux : « Hé ! hé ! » (encore un moment) « Ce n'est pas si faux ! » Il reprend : « Est-ce une citation ? De qui avez-vous lu ça ? » J'ai répondu : « Je dis ce que je pense. »

I, 12 (p. 69)

Pendant toute ma jeunesse, je trouvais plus difficile de lire que d'écrire, et d'apprendre que d'inventer, tare qui me fut d'ailleurs très profitable : lire, c'est emprunter la pensée d'autrui. J'en fus réduit à user de la mienne, et l'exercice fortifie. Mais cela ne va pas toujours sans inconvénients : celui d'énoncer une récente trouvaille et de s'entendre dire que tout le monde sait ça, qu'Aristote l'avait dit ou bien Victor Cousin.

I, 1 (p. 29)

Appuyer fortement ma pensée sur les notions fondamentales de forme, ordre, série, échelles et degrés.

I, 30 (p. 57)

Les philosophes démontrent, discutent, disputent. On dirait que c'est à force de raisonner qu'ils croient établir leurs thèses, et surtout à force de nier celle des autres philosophes. Moi, je dis ce que je vois, c'est tout. Car les idées sont devant moi comme des objets brillants. Si un jour j'en parle ou j'en écris, ce sera pour faire partager ma joie à ceux qui veulent voir.

I, 21 (p. 53)

Le moi

Moi, j'ai mon intelligence, j'ai ma sensibilité, j'ai ma volonté, mais je *suis* la relation entre ces trois choses. J'ai un esprit et une âme et un corps et chacune de ces choses, c'est moi, et ce n'est pas moi. Moi, c'est le lien entre ces trois choses et par elles mon lien avec tout et avec tous.

I, 25 (p. 55)

La joie est la couleur de mon âme. Elle m'appartient comme le rouge au rubis.

I, 7 (p. 47)



LANZA DEL VASTO,
Enfances d'une pensée

Extraits (3)

La relation

En fait, toutes les opérations de l'esprit consistent à inventer, constater, élaborer et exprimer des rapports et des rapports de rapports. C'est un tissu de rapports. L'esprit est en soi-même un rapport. C'est pourquoi il est une trinité. Voilà de quoi penser pour toute la vie. Voilà une clef pour ouvrir toutes choses.

I, 24 (p. 54-55)

Dès qu'on parle de rapports, les gens pensent à des nombres, à des figures, à des idées, à ces gestes en l'air de l'intelligence qu'on appelle abstractions. Mais l'amour de ma bien-aimée est bien une relation, or, je vous jure, bonnes gens, que cette relation n'a rien d'abstrait !

II, 36 (p. 89)

Connaître une chose, c'est saisir son rapport exact avec tout le reste. Mais d'ailleurs, qu'on connaisse ou non le rapport, il est.

I, 25 (p. 55)

Il n'existe aucune chose qui ne soit en rapport avec tout. C'est ce qu'on affirme implicitement en parlant d'un *univers*.

I, 25 (p. 55)

Les rapports ne se laissent saisir que par leurs extrémités, leurs termes, qui sont les choses. Mais ce sont eux et leur corps invisible qui sont réels, et non les choses.

I, 27 (p. 56)

Les relations constituent la trame de l'être. Elles sont ce qu'il y a de commun entre l'esprit et les choses. Pourquoi s'est-on obstiné à les reléguer dans l'esprit seul, rendant les choses inintelligibles et l'esprit irréel.

I, 28 (p. 56)

La triade est composée de deux opposés et d'un troisième qui les conjoint, et qui donc résume le tout et en révèle la nature. Sa nature est celle des relations.

I, 24 (p. 54)

Une chose est un terme de relation, et nous avons vu que le troisième terme d'une relation est une relation (relation du premier terme avec le second). Tout terme peut donc devenir relation, et toute relation peut être prise en bloc et servir de terme à une relation. Il y a des relations de relations à l'infini.

I, 26 (p. 55-56)

Une chose est un nœud dans le filet des relations, d'elle les relations rayonnent dans tous les sens. Une chose c'est une étoile de relations.

I, 26 (p. 55)